

## L'HOMME QUI AIME LE CIEL, LES NUAGES, LA VIE... ET LES PAYSAGES URBAINS



J'avais trouvé l'école qui me permettait d'associer  
 l'amour de l'art et celui de la nature.



**Mars 1976** \_ À 20 ans, Michel Péna plaque ses études d'architecture pour entamer un tour de France à pied. Il a l'intuition que la campagne lui fera découvrir sa voie, le conduira vers le métier de ses rêves. Trois années plus tôt, à Bordeaux, son baccalauréat en mathématiques et technique le dirigeait vers l'ingénierie – sous l'influence de son père, qui aurait voulu être ingénieur des Arts et Métiers. Mais le jeune homme abandonne rapidement cette orientation au profit de l'architecture, qui lui fait aimer le dessin. Pourtant, le compte n'y est pas : « Je n'avais pas envie de faire des bâtiments, dit-il. Pendant mes études d'architecture, dès que je le pouvais, je m'évadais en forêt pour trouver le bien-être. » Ses rêves de ruralité le poursuivent depuis toujours. Il se souvient, à 5 ans, de ses aspirations aux grands espaces lorsqu'il jouait à l'Indien, perché sur les tas d'objets récupérés par son père, ferrailleur. En 1975, une première expérience de vie à la campagne lui fait découvrir la production de tabac dans le Bazadais et le conduit à préparer son tour de France. Mais il ne s'imagine pas agriculteur, et à l'époque, aucune autre formation ne permet de donner corps à son désir de nature. Pour ceux qui s'en souviennent, l'année 1976 fut marquée par une forte sécheresse. « Il n'a plus plu à partir de mars, retrace Michel Péna. J'ai

donc pu dormir dehors partout où je passais. C'est à cette occasion que j'ai eu la révélation du paysage. Quand je repense à la façon dont je cherchais le lieu où j'allais passer la nuit, mes critères relevaient finalement du paysagisme. » Cette même année, à Versailles, se crée l'École nationale -supérieure du paysage, le premier enseignement du genre. Michel Péna l'ignore alors. Il en découvrira l'existence un an après son tour de France, au détour d'une conversation avec un professeur du lycée agricole de Blanquefort, lors de son entretien d'admission en BTS de cultures florales. Il renonce sur-le-champ à ce dernier cursus et court candidater à Versailles.

« Ma vie a changé dès lors que je me suis inscrit à l'École du paysage, se remémore-t-il. C'était merveilleux! Je pouvais enfin associer l'amour de l'art et celui de la nature, chose que je croyais impossible. » À Versailles, l'enseignement du paysage est récent. Le bouillonnement intellectuel bat son plein. Ses professeurs s'appellent Bernard Lassus, Michel Corajoud, Gilles Clément... Ces fortes personnalités développent des idées novatrices pour un métier dont les contours sont encore flous et qui, surtout, est peu connu. Les étudiants, une quinzaine par promotion, partaient un peu à l'aventure une fois le diplôme en poche. « Le descriptif de ce

métier me faisait rêver, s'enthousiasme Michel Péna. Il pouvait mener soit à la réflexion sur les campagnes, les grands paysages, soit au dessin de jardins. Dans les deux cas, ce qui me plaisait, c'était qu'il associât les visions culturelle et naturelle. » L'étudiant, en parallèle d'un enseignement assez « chahuté » – mais dont les points de vue divergents s'avéreront très constructifs par la suite –, apprenait à reconnaître les arbres « en cachette ». Des arbres auxquels il voue d'ailleurs toujours un amour sans faille.

« Pour moi, reprend-il, la création de cette école du paysage par Jacques Chirac voulait répondre à l'enjeu de la mutation des territoires, l'évolution des campagnes due à l'installation de barrages, de lignes à haute tension, d'autoroutes... un domaine dans lequel les paysagistes continuent d'être très peu présents. Toutefois, l'urgence des transformations concernait avant tout les villes et les banlieues. C'est essentiellement là que les paysagistes ont trouvé leur place. » L'importance des budgets consacrés aux aménagements urbains a contribué à détourner la réflexion sur les campagnes. « La question de la campagne n'a pas été problématisée faute de moyens. Personne n'a réfléchi à ce qu'est la valeur d'un paysage et à ce que l'on perd en le détruisant. Les territoires des communes, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, produisaient de la matière alimentaire. Puis à partir du XX<sup>e</sup>, ils ont produit de la culture. On mesure encore mal la valeur des territoires... C'est pour cela que je veux créer la Fondation PaysSages. »

Mais revenons en arrière, En 1983, Michel Péna, fraîchement diplômé, lance aussitôt l'agence Parages en compagnie de Christine, avec laquelle il se mariera un an après, et de François

Brun. Ils décident d'installer leur atelier dans les Magasins généraux à Paris, dans le quartier de La Villette, un lieu qui accueille artistes, architectes, agences de communication. Le site est un véritable bouillon de culture, et c'est ce qui intéresse le trio. Dans la capitale, à l'époque, en dehors des parcs historiques et du fleurissement, les places étaient entièrement occupées par des parkings et la voiture était reine. « Personne ne nous attendait! » s'amuse Michel Péna. Quelques professionnels avaient toutefois commencé à défricher le terrain du rôle du paysagiste dans la ville. Ce qui a permis au trio de commencer à travailler.

La première grande étude arrive en 1985, lorsque l'agence s'associe à des architectes pour répondre au concours du parc André-Citroën, à Paris. La Ville menait d'ailleurs une active politique de création de parcs. La jeune équipe ne remporte pas ce concours, mais l'agence Parages gagnera celui de l'aménagement de la dalle Montparnasse deux ans plus tard. Ce qui lancera véritablement l'agence. Le dossier de cette équipe de trentenaires est audacieux, il remet en cause le projet des services des espaces verts de la Ville : il entend créer sur la dalle de béton qui recouvre les voies ferrées de la gare Montparnasse un grand jardin urbain, en arguant de la primauté du confort des usagers sur les contraintes de sécurité imposées. Le chantier durera sept ans.

En 1990, coup dur, le grand incendie des Magasins généraux détruit les archives et études de l'agence. François Brun quitte Parages. L'activité repart toutefois de plus belle, l'agence enchaînant les concours en aménagements urbains grâce à la notoriété acquise sur le

À 5 ans Michel Péna rêve de grands espaces en jouant à l'Indien. À 32 ans, il rencontre Jacques Chirac à l'occasion de son premier grand projet urbain à Paris. À 62 ans, il discute avec Edgar Morin, qui influencera sa pensée.



projet de la dalle Montparnasse, devenu « jardin Atlantique » par la suite. L'agence, rebaptisée Atelier de l'entre-deux, puis Pena & Pena et enfin Péna paysages, se mobilise également sur des dossiers de requalification d'espaces. De 2008 à 2010, Michel Péna présidera la Fédération française du paysage qui regroupe les paysagistes concepteurs.

Il aime se retirer dans « sa cabane » située dans les Cévennes, pour prendre de grandes inspirations. Là, au milieu des nuages, envoûté par le parfum de son cher serpolet, il travaille sur les approches de grands territoires, des chartes de paysage en Cévennes, mais aussi sur des banlieues plus extensives.

Tous les projets que l'agence met en œuvre s'emploient à changer le rapport aux éléments, au ciel, à l'air, aux nuages, au vivant, et à créer des lieux pour « les gens », comme la promenade du Paillon à Nice, ou encore le parc des Guilands à Bagnolet. Michel Péna est convaincu que la question du paysage peut et doit précéder celle de l'urbanisme. « L'idée est de développer une vision totalement différente de celle de l'architecture, affirme-t-il, en considérant le paysage comme un écosystème sensible, sans lien d'échelle, dans le but d'appréhender l'espace et notre réel milieu de vie. Au départ, les villes ont été construites

sur des concepts d'architecture de bâtiments (avec des couloirs, des salles...), or nous, paysagistes, souhaitons montrer que nous pouvions penser autrement. Car au bout du compte, les questions de la ville sont celles du territoire et de son habitabilité en tant qu'espace plus ou moins densément peuplé. Dans ce contexte, la pensée paysagère devrait être celle qui nous permette d'organiser et de rendre habitables et vivables ces espaces distendus. »

Parallèlement à cette conception du paysage que Michel Péna qualifie de « systémique », il rappelle à l'envi la nécessité d'aimer les jardins. Ces lieux qui accueillent des formes de vie différentes, où « une amabilité » s'instaure entre elles, théâtres d'une « négociation amoureuse de l'espace ». « Je rêve d'un jardin habité », déclare-t-il. Son but aujourd'hui, à travers ce livre notamment, est de remettre en avant ses idées, théoriser ses observations sur la ville-paysage, de façon à aboutir à une vision générale et opérationnelle. « Il reste encore beaucoup de réflexions à mener sur le devenir de nos territoires habités ». PaysSages, lieu de rencontre au service de la création et de la préservation des paysages, a l'ambition de faire avancer le débat, en croisant données scientifiques et culturelles.

GARDEN\_LAB